

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 11

Artikel: Midi à St-François
Autor: S.G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222465>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



MIDI A ST-FRANÇOIS

ORSQUE la petite horloge ronde du kiosque de St-François marque le milieu du jour, elle n'a pour témoin que l'église austère, les banques, la grande poste et quelques flâneurs. Soudain, la vaste place, comme une fourmilière dans laquelle on donne un coup de pied, se peuple de la foule la plus dissimulable. C'est alors un quatrième acte d'opéra italien avec le grouillement des figurants dans un décor presque moderne. En face de l'étranger, qui parvient essoufflé au sommet du Petit-Chêne la vieille église se présente calme au milieu de l'agitation, offrant l'abri de sa voûte ouverte et la vue de son clocher carré, enlassé de lierre.

Des banques, des bureaux, des magasins de la place s'échappent des employés, impatients de respirer l'air du dehors. L'horloge du kiosque qui, de son œil inexorable surveille les arrivées tardives aux rendez-vous, voit passer des centaines de personnes et semble examiner méthodiquement chacune d'elles. Certains messieurs s'éloignent précipitamment bousculant les importuns qui se trouvent sur leur passage ; quelques hommes d'affaires discutent avec de grands gestes ; une dame dévisage une passante et cherche une critique à faire sur sa toilette ; les ménagères chargées de lourds paniers se frayent difficilement un passage entre les étudiants groupés en cercle. Soudain, l'une d'elles se retourne, il lui manque une aubergine ; elle l'aperçoit au milieu de la place, elle veut aller la chercher, mais une auto arrive en claksonnant, passe sur l'aubergine et la réduit en marmelade. Partout des groupes se forment, puis se disloquent et d'autres leur succèdent. Ici, des jeunes filles babillent et rient, insouciantes et gaies près de quelques messieurs dont le front plissé et les yeux vagues trahissent les soucis. Nombre d'employés attendent qui, un tram, qui, un ami, en se promenant.

Sous les yeux exercés des agents de police filent en nombre infinie les véhicules bruyants. Les autos fuyent sans arrêt, laissant à peine aux piétons le temps de traverser la chaussée. Les motos grondent, les autos clakçonnent, les trams grincent sur leurs rails et les cyclistes font triste mine, marchant à pied à côté de leur vélo. Les trams circulent sans cesse, s'arrêtant devant le kiosque, sont immédiatement assiégés et envahis par leurs habitués, puis ils repartent, bondés de voyageurs et... d'autres arrivent.

Quelques minutes encore et peu à peu le tumulte s'apaise ; la place a retrouvé pour quelques heures un calme relatif.

Alors presque involontairement devant le chaos journalier de la place principale d'une ville du XX^e siècle, je me demande quelle contenance prendrait Moïse ou un de ses contemporains, s'il se trouvait tout à coup devant le kiosque des trams de St-François, à midi.

S. G.

Le bon moment. — La femme d'un député à son amie :

— Moi, vois-tu, je présente toujours mes notes de couturière et de modiste à mon mari pendant une session, en ayant soin de choisir le jour où l'on traite du budget.

— Pourquoi ?

— Parce qu'alors il est habitué aux fortes sommes, et il ne murmure jamais.



ON CONSELLIÉ AO REBUT

MONSU Petsegnet ètâi vegnâi consellié lâi a dza on par d'an à la derrière trolliâ. Sé pas porquie ! et li n'èin sâ pas mè que mè ! Lâi avâi zu dâi trevougnè eintre ristou et gripiou et quemet Petsegnet ètâi dâi dou, l'è li que l'a ètâ met. L'amâve bin veni âo Grand Conset. Oh ! na pas po lâi menâ lo mor, n'avâi pas prâo de boutafrou et n'arâi pas pu pidâ avoué quauque niaffet que lâi avâi. D'ailleu lo desâi li mîmo : Quand liaizo lè loi que lo Conset d'Etat no baillè, lè compreigno prâo. Mâ quand cliâo coo sè mettant à no lè z'esplicquâ on lâi vâi pe rein onn'istièrè. Ein a que mè ie dèvesant, mè l'eimbouellant lè z'affèrè ! » Adan, allâve âi tenâblie po se dâi coup lâi avâi l'appet nomina ; et pu quand lo président desâi : « La séance est levée ! » l'ètâi lo premî fro. On a sâi quand faut accutâ trâo grand teimps et tot lo Grand Conset ne sè passe pas dè coûte lo Tsatî !

Monsu Petsegnet l'ètâi dan on consellié que l'amâve son metî. Lâi sè plliézâi et l'arâ bin desirâ fère on accordâiron à vya lè dou : li et lo metî de consellié. Mâ vo sède, dein clli metî, lâi a bin dâo casuet. Clli casuet, l'è lè vôte.

L'è que, lâi a pas. Ti lè quatr'an, hardi petit ! Sè faut remettre su lè reing et dèvesâ, et allâ pè lè velâzdo sè fère vère, cà vo sède : s'on lâi va pas dein lè velâzdo on è vito âobllîâ, quemet on vilhio fontstî qu'on bete derrâi lo caste borri quand on ein a on nôovo.

Adan, monsu Petsegnet s'è remet ein campagne et allâ-lâi ! Bâire quauque verro, sè reduire aprî la miné et mau à la tita lo leindèman !

Mâ, la mère Petsegnet l'ètâi asse benaise qu'on vî que dzaille. Cein lâi allâve de s'ouère dere : « Madama la consellièrè ! » et l'è li que touse-nâve son hommo po que sè dègremelhie po lè vôte.

— Te sâ ! que lâi fasâi, se t'î pas nommâ, t'î su d'avâi ta couistâie !

Et la mère Petsegnet l'ètâi bouna po lo fère, allâ pî ! L'è li que portâve lè tsausse. Petsegnet dèvesâi reveni consellié âo bin, gâ son pètàiru !

Ma fâi, lè vôte sant lè vôte ! Lâi a zu dâo miquemaque, on eimbroulâzdo, dâi liste po lè z'on, dâi liste po lè z'auto. Quand l'ant comptâ lè vôte, Monsu Petsegnet n'ètâi pas renommâ.

L'a ètâ rîdo motset. Quemet faillâ-te dere l'af-fère à sa fenna ? L'ètâ né. Allâve la trovâ dza âo l'hi. L'è su que sè relèvera de colère. Quemet dâo diâbllo faillâi-te lâi dere ?

L'avâi devenâ justo ! La mère Petsegnet ètâi âo l'hi, veryâ contro la parâ. Fasâi assemblîant de droumî po laissî dèvesâ son hommo lo premî.

Petsegnet desâi rein. Tsertâve 'na rebriqua. Sè dèvîte, va tot pllian sè betâ âo bord dèso lo levèt po pas reveillî la fenna. Mâ stasse, sein sè reverî lâi fâ dinse d'onna voix grindze :

— Èh pu ? prâo su que t'î pas revenu !

Et lo monsu Pestegnet l'a repondu :

— M'ant nommâ... ancien consellié !

La mère Petsegnet n'a pas bin cein ruminâ à tsavon. S'è reverya contro son hommo et lâi a de :

— A la boun' hâora ! Marc à Louis.

A PROPOS D'UN LIÈVRE

AUTRE jour, je me suis trouvé, à table, en la compagnie de M. Pantaléon, ce fin gourmet, ce conteur si amusant.

Cette fois, le consciencieux et véridique homme était amphitryon : c'est dire assez que nous fûmes traités d'une façon *supercoquentieuse*. Entre autres rôtis, un magnifique arrière-train de levraut vint étaler au milieu de la nappe son élégante parure de lardons dorés, et nous embaumer de son fumet exquis.

— Voilà une pièce superbe et pleine d'agréables promesses, ne put s'empêcher de faire remarquer un convive de la société, en se pourléchant.

— Je crois qu'il sera tendre, observa M. Pantaléon.

En même temps, pour nous donner une preuve de son infailibilité en matière culinaire, il appuyait délicatement sur les chairs fumantes la pointe du couteau à découper, qui s'y enfonça sans effort.

Cette moitié de l'infortuné animal reprit M. Pantaléon en déposant le couteau à côté de lui, me rappelle une assez plaisante histoire de cet automne.

— Dites, dites ! s'exclama-t-on de toutes parts.

Les estomacs désiraient se reposer un instant par une sorte d'intermède.

Sans se faire prier davantage, M. Pantaléon, qu'on mettait sur son terrain favori, continua en ces termes :

— Là-bas, j'ai pour voisin un jeune agriculteur, robuste garçon, prétentieux, appelé prosaïquement Nicolas, mais qu'on a décoré du surnom de Lichard, en raison de son appétit formidable et de son penchant pour les bons morceaux.

M. Lichard est un pêcheur merveilleux : il n'a qu'à tremper les pieds dans un cours d'eau quelconque pour en faire sortir des truites à volonté. Indépendamment de cela, il a des prétentions au titre de chasseur ; on le voit souvent, la carnassière sur le dos et le fusil sous le bras, arpenter la campagne ; mais, hélas ! ici l'adresse lui fait défaut : il rentre toujours bredouille.

Tous les dimanches, ce dont il était on ne peut plus flatté, je le recevais à ma table, qu'il défrayait amplement de poissons et d'écrevisses.

Un jour, contrarié par une fausse digestion, je lui dis :

— Lichard, mon ami, tu pêches à miracle ! tu nous fais tant manger de truites qu'elles commencent à nous fatiguer. Tu vas à la chasse aussi, je crois ; régale-nous au moins une fois de ton gibier !

— Rien de si facile, M. Pantaléon, me dit-il ; je vous prrrromets un lièvre pour dimanche prochain ; nous le mangerons à midi ; dites à votre cuisinière de tout préparer pour que la bête soit tôt cuite.

— Bien sûr ?

— Aussi sûr que je me nomme Lichard, fit